

Realschule zu Langendreer.

„Le Rouge et le Noir“

par Beyle-Stendhal et

„Le Disciple“

par Paul Bourget

(Suite)

Essai de philosophie

par **Richard Arndt**, Dr. en philos.,

Oberlehrer.

Beilage zum Programm.

Programm Nr. 500.

Langendreer
Buchdruckerei von Heinrich Pöppinghaus
1908.



9la
13 (1508)

570^a





#T 007802228



Dans notre premier essai, nous avons essayé de démontrer que l'homme supérieur est originaire des pays de langue romane. C'est un homme plein de force et d'énergie, un homme libre, qui éprouve le plus grand mépris pour les „autres“ et surtout pour les femmes et les prêtres; tellement il se sent seul parmi les hommes qui le méprisent également. Sa devise est: Rien n'est vrai, tout est permis! Nous avons vu que la doctrine du surhomme a été prêchée à des époques où l'ennui régnait et où les mœurs étaient en décadence. Nietzsche a été influencé en quelques parties de son œuvre par quelques auteurs français, mais sa doctrine de surhomme n'appartient pas essentiellement à sa philosophie. Julius Kaftan, dans son livre récemment paru (Aus der Werkstatt des Uebermenschen, Heilbronn, 1906) a essayé, d'une manière très ingénieuse, de reconstruire le système de la philosophie de Nietzsche. De même d'après ses recherches, la doctrine du surhomme n'est au système philosophique proprement dit de l'auteur de Zarathoustra qu'un épisode. Cela s'accorde avec notre opinion sur ce sujet.

Maintenant notre tâche sera de dépeindre l'image du surhomme dans la littérature française moderne, d'abord „Le Disciple“ de Paul Bourget, ensuite „Culte du Moi“ de Maurice Barrès, et enfin l'œuvre de Paul Adam et d'André Gide.

En laissant la question ouverte de savoir si Bourget a subi l'influence du philosophe d'Engadine, nous arrivons au résultat surprenant que quelques des idées principales de ces deux auteurs sont presque les mêmes. Pour ce moment nous constatons seulement que Nietzsche a eu connaissance de quelques

œuvres der Bourget, et réciproquement. L'auteur de Zarathoustra admirait Paul Bourget parce qu'il le classait parmi les psychologues discrets et en même temps délicats qui n'ont pas encore été corrompus par la philosophie allemande comme Taine et tant d'autres (La vie de Fr. N., II, 2 p. 888). Malgré cela, Nietzsche n'aimait pas du tout „Un crime d'amour“, car, pour lui, il est tout-à-fait impossible que „le romancier français fasse croire „à un véritable trou physiologique dans la poitrine de son semblable“ c'est-à-dire que les motifs des actions des héros de Bourget ne sont pas toujours aussi visibles que l'auteur les décrit. Il espère que, à l'avenir, Bourget sera empêché de „faire de telles choses par son goût délicat“. Il lui semblait que Dostoiewski troublait, comme revenant, les romanciers parisiens. (Lettre à Taine, le 4 juillet 1887.) Il est fort remarquable que Nietzsche blâme les traces que la philosophie allemande a laissées chez Bourget lequel avait déjà écrit en 1887 l'essai sur Henri-Frédéric Amiel, où nous trouvons ces chapitres: L'influence germanique, l'esprit d'analyse dans la pensée, la maladie de la volonté. Bourget est d'avis que c'est de la méthode compréhensive que sont issus tant de systèmes, depuis celui de Schelling jusqu' à ceux de Hartmann et Nietzsche. „Ce goût de penser par larges ensembles se manifeste par l'aptitude à concevoir des idées générales, c'est-à-dire qui représentent, non plus tel ou tel objet, mais des groupes entiers et des séries.“ (p. 267.) Bourget nous a donné dans Greslou l'image d'un homme qui possède cette faculté des „idées générales“. Son héros ressemble donc à Nietzsche, sous ce rapport.

Nous ne croyons pas que le Bourget

Mon premier essai contient malheureusement un trop grand nombre de fautes d'impression et de phrases incorrectes. La faute ne saurait m'en être imputée, car j'ai pris grand soin de le faire paraître en un français correct. J'ai eu affaire à de très grands obstacles qu'il m'a été impossible de surmonter. C'est pourquoi j'ai dû abrégé ce second essai. Monsieur Favory de Paris a bien voulu m'aider dans la correction des épreuves.

d'aujourd'hui plaise à Nietzsche. Car, en quelques années, la pensée de l'auteur français s'est profondément modifiée. A son début, il était pessimiste, maintenant il enseigne une doctrine de plus en plus positive et toute voisine du christianisme. Ce qui reste commun entre Nietzsche et Bourget, ce sont leurs attaques contre la domination de l'intelligence sur le vouloir. D'après eux, la décadence de nos jours est causée par l'intellectualisme. On se souvient peut-être que Nietzsche s'attaque à la science et à la démocratie.

Et Bourget écrit: Plus que jamais la démocratie et la science sont les reines de ce monde moderne qui, jusqu' à présent, n'a pas trouvé de procédé pour alimenter à nouveau les sources de vie morale qu'il a tarées. (Essais, p. XXV.) Les deux auteurs ont un faible pour la noblesse et les élites: c'est la loi éternelle des sociétés que l'humanité vit pour et par ses élites. (Bourget, Etudes, p. 124.) L'un et l'autre ont le même maître: ils sont disciples de Beyle-Stendhal.

Rod a très bien démontré la grande influence de Stendhal sur Bourget. „Beyle a été son vrai maître, celui qui a donné la première impulsion, et la plus durable, à son génie littéraire, celui qui s'est emparé le plus complètement de son esprit, à tel point qu'il le gouverne encore. (p. 150.)

C'est surtout dans son roman „Le Disciple“ qu'il s'est visiblement rapproché du „Rouge et Noir“. Robert Greslou est un frère cadet de Julien Sorel, un Julien énervé, affadi, mais représentant, comme l'autre, „d'un grand nombre d'êtres semblables à lui“, et créé „sous l'empire d'une idée très essentielle à l'époque“. Rod déclare que la ressemblance n'existe pas seulement dans l'ensemble des caractères, mais aussi, dans la parité des positions, dans l'analogie des situations. Il ajoute qu'elle se retrouve parfois jusque dans le détail des mots. Il cite, comment Bourget emploie le mot „différent“ dans le même sens de supériorité que Stendhal. Il aurait pu mentionner de plus „le plan de séduction“ (Le Rouge et le Noir, p. 79—80, Le Disciple, p. 201).

Sorel et Greslou se sentent isolés parmi les hommes et en sont haïs. Ils aiment la noblesse, haïssent „les autres“, n'ont aucune morale, ni aucune religion. Tous deux sont précepteurs dans des familles nobles, y séduisent la fille, et sont tués pour cette rai-

son. Comme Beyle-Stendhal, Bourget nous donne l'image d'un homme supérieur, d'un surhomme, mais d'une toute autre espèce.

On trouve déjà une grande différence en regardant les relations de l'auteur avec son œuvre. Tandis que Stendhal dans son roman a exposé ses idées, sa conception du monde et s'est représenté tel qu'il se connaissait ou croyait se connaître, tel qu'il désirait être et tel qu'il désirait paraître, il est, au contraire, très difficile de trouver dans l'œuvre de Bourget sa véritable opinion et son propre sentiment. Nous voulons croire que la plus grande partie de la psychologie de Sixte et de Greslou est celle de l'auteur. Mentionnons seulement: ses idées sur la pluralité du moi.

En ne lisant que le roman il est tout à fait impossible de connaître les idées morales de Bourget. Il faut consulter ses autres romans, ses études et ses essais. Mais, d'autre part, dans le Disciple, nous rencontrons plus de ses propres opinions psychologiques et morales que le romancier ne l'avoue dans sa tameuse préface.

André Gide, dans ses Prétextes p. 270, nous raconte quelques jolies histoires de Wilde. En voici une:

„Quand Narcisse fut mort, les fleurs des champs, se désolèrent et demandèrent à la rivière des gouttes d'eau pour le pleurer. — Oh! leur répondit la rivière, quand toutes mes gouttes d'eau seraient des larmes, je n'en aurais pas assez pour pleurer moi-même Narcisse: je l'aimais. — Oh! reprurent les fleurs des champs, comment n'aurais-tu pas aimé Narcisse? Il était beau. — Etait-il beau? dit la rivière. — Et qui mieux que toi le saurait? Chaque jour penché sur la rive, il mirait dans tes eaux sa beauté Si je l'aimais, répondit la rivière, c'est que, lorsqu'il se penchait sur mes eaux, je voyais le reflet de mes eaux dans ses yeux.

Cela s'appelle: Le Disciple.“

„Dans l'arrière-fond de toute belle œuvre littéraire, dit Bourget dans ses essais de psychologie contemporaine, p. 148, se cache l'affirmation d'une grande vérité psychologique . . .“ Il faut donc rechercher sur quel principe Stendhal et Bourget fondent leur psychologie. Pour Stendhal „l'âme est l'ensemble des passions“. Sensation et idée sont la même chose. Ce romancier appartient donc par sa philosophie et en conséquence par sa

psychologie au XVIIIe siècle. Quant à Bourget, il a adopté les découvertes des psychologues anglais, le „moi“ n'est que la collection des état de conscience et la série des petits faits de la vie psychique. „Ce que nous appelons notre personne, c'est une conscience si vague, si trouble, des opérations qui s'accomplissent en nous“ (Le Disciple, p. 79). „S'il fallait une preuve nouvelle aux vieilles théories sur la multiplicité foncière de notre personne, on la trouverait dans cette loi, habituel objet d'indignation pour les moralistes, qui veut que le chagrin des êtres les plus aimés ne puisse, à de certaines minutes, nous empêcher d'être heureux. Il semble que nos sentiments soutiennent dans notre cœur, et les uns contre les autres, une sorte de lutte pour la vie (Cruelle énigme, p. 21). L'homme est donc „une machine intellectuelle“ qui est mise en fonction, non par „une force motrice, mais par plusieurs ressorts distincts et souvent bien difficiles à découvrir“. „Puisque, dans cette fuite irréparable des choses, ce point et ce moment de notre conscience demeurent notre unique bien, il faut en exalter, en exaspérer l'intensité (D., p. 270).

Dans cette doctrine, il n'y a aucune place pour la notion de responsabilité, pas même pour la volonté. Paul Bourget ne veut-il donc pas être moraliste? „Le Disciple“ ne doit-il pas être un livre où l'on trouvera l'étude d'une des responsabilités de l'auteur vis à vis de ses lecteurs? Cette œuvre seule, sans la célèbre préface, ne pourra jamais rendre la jeunesse française capable d'aimer et de vouloir. Stendhal, au contraire, n'a jamais eu aucune prétention d'influencer les mœurs de son temps. Pour bien comprendre la grande différence qui existe entre Julien Sorel et Greslou, il faut en outre se reporter aux différentes époques dont les deux romanciers subirent l'influence.

Stendhal fit la campagne dans l'armée de Napoléon. Les succès de l'Empire lui furent prodigieux. Les plus hauts grades de l'armée semblaient à la portée de tous les soldats braves et courageux. Après Waterloo „on eut devant soi le long chemin de l'existence régulière, de durée normale, que termine à son heure la mort naturelle, une plate avenue, où l'on ne rencontre ni dangers ni gloire, mais seulement de la fatigue et du bien-être; une route sans contours, dont on ne prévoit la fin, qui ne conduit

nette part.“ Le rêve des enfants fut déçu, l'ennui régna, la mélancolie envahit les esprits. Il fallut donc qu'un homme d'action comme Stendhal se résignât à ne plus agir. D'abord il quitta son pays; l'Italie fut sa nouvelle patrie, il aima surtout l'Italie du moyen-âge. Ensuite il se fit dilettante et écrivain et devint l'auteur de „La Char treuse de Parme“ et de „Rouge et Noir“.

Bourget, lui, „griffonna ses premiers vers et sa première page de prose au bruit du canon qui grondait sur Paris“. En écrivant „Le Disciple“ il eut la vision „des cavaliers prussiens galopant victorieux entre les peupliers de la terre natale“. Il appartient à ceux qui n'ont jamais pu considérer que la paix de 71 eût tout réglé pour toujours. Il sait „que les triomphes et les défaites du dehors traduisent les qualités et les insuffisances du dedans, que la résurrection de l'Allemagne, au début du dix-neuvième siècle, a été avant tout une œuvre d'âme. Il se rendit compte que l'Âme Française était bien la grande blessée de 1870, celle qu'il fallait aider, panser, guérir“. Il sent peser sur lui le grand devoir du relèvement de la Patrie. D'après lui, il faut qu'un jeune homme français ait de l'idéal, de la foi, de l'espérance. Paul Bourget poursuit donc un but national, tandis que Beyle est cosmopolite.

Le monde de Stendhal souffre de l'ennui parce que l'époque des grandes guerres est passée. Il n'y a plus de campagnes, de batailles, ni d'hommes militaires. Le héros de Paul Bourget a également la maladie de la volonté. De même que Nietzsche, notre auteur voit précisément dans l'usurpation de l'intellect sur la volonté la cause de la décadence humaine. Greslou a une horreur singulière pour l'action. Cette crainte d'agir s'explique „par l'excès du travail cérébral qui, trop poussé, isole l'homme au milieu des réalités“. „La pensée doit être réglée et continuée par l'action“ (Etudes, p. 131). Greslou est un autre Amiel.

Dans la préface, nous lisons, il est vrai: „N'y cherche pas, ce que tu n'y trouverais point, des allusions à de récents événements. Le plan en était tracé, et une partie en était écrite, quand deux tragédies, l'une Française et l'autre Européenne, sont venues attester qu'un même trouble d'idées et de sentiments remue, à l'heure présente, de

hautes et d'humbles destinées". Mais Greslou réfléchit, „s'il ne risquerait pas de ressembler à cet Amiel dont le douloureux journal paraissait alors le stériliser par l'abus de l'analyse à vide.“

Amiel et Greslou ont une disposition germanique. Ils possèdent l'esprit d'analyse. Ils incarnent cette maladie du siècle qui sembla guérie vers 1840 et qui réapparaît aujourd'hui „sous des formes nouvelles, parmi des accidents plus compliqués“. Dans sa préface Bourget explique quelles sont ces formes nouvelles: „Ne sois, jeune Français, ni le positiviste brutal qui abuse du monde sensuel, ni le sophiste dédaigneux et précocement gâté qui abuse du monde intellectuel et sentimental“. Chez Amiel et Greslou, cet abus est celui des idées générales. Ils vivent „dans une atmosphère d'algèbre noyée et confuse“. „Leur esprit est devenu méthode. Cela prouve, une profonde disposition germanique“. Ils ont donc subi l'influence de l'esprit germanique.

Cela a une conséquence vis-à-vis de leur moral. Ils finissent „par ne plus s'inquiéter que de leurs propres états d'âme“. La réalité du monde n'existe pas pour eux. Ils étendent cette atmosphère d'algèbre noyée et confuse sur le territoire de la morale. Greslou oubliait la transparence du ciel, la fraîcheur des bois, la majesté des volcans, le vaste paysage déployé autour de lui, „pour ne plus voir que des formules d'algèbre morale“ (p. 255). Le héros de Paul Bourget est un immoraliste de même que Jules Sorel mais les raisons en sont d'une toute autre nature.

Stendhal et Bourget posent des problèmes moraux. Comment les résolvent-ils? Domic dit: „C'est un fait qu'un côté de l'esprit du XVIIIe siècle finissant réapparaît en Bourget. On voit assez bien par où il a pu lui venir. Stendhal avait été élevé dans cette fin du XVIIIe siècle. Laclos en était. Et ce n'est pas trop de dire que le livre de Laclos a été pour Bourget une sorte de bréviaire. Il n'est pas un de ses romans où l'on ne puisse signaler la trace des „Liaisons dangereuses“; quelques-uns n'en sont qu'une sorte de transposition.“ Nous avons trouvé que, quant à la tendance pessimiste et immorale de Paul Bourget, tous ceux de ses romans qui ont précédé le Disciple, touchent au même problème que ce livre. Dans „L'Irréparable“ il y a une jeune fille qui

meurt du souvenir d'une souillure comme Charlotte de Jussat-Roudon. L'homme sans énergie et sans activité se trouve dans le „Deuxième Amour“. C'est surtout André Cornélis qui en premier lieu nous semble une œuvre préparatoire au „Disciple“. Le journal intime de chacun des deux héros nous prouve leur esprit d'analyse. Partout dans les romans de Bourget, et surtout dans le Disciple nous avons la rencontre de deux êtres d'inégale valeur, c'est une loi que celui qui est moralement inférieur en arrive toujours à dominer l'autre“.

Bourget a donné un motif à l'immoralité de Greslou différent de celle des personnages de ses romans antérieurs. Le „disciple“ est le type de l'homme de fin de civilisation, trop intelligent qui soumet la vie morale aux mêmes lois que la nature, qui applique les idées de Darwin sur la vie de l'âme humaine. „C'est la loi du monde que toute existence soit une conquête, exécutée et maintenue par le plus fort aux dépens du plus faible. Cela est vrai de l'univers moral comme de l'univers physique: Il y a des âmes de proie comme il y a des loups, des chats-pards et des éperviers“. Telle est la cause de son immoralité! „Il se rappelait les lois connues de la respiration végétale, et comment, par une simple modification de lumière, la vie de la plante peut être changée. De même l'on devait pouvoir à son gré diriger la vie de l'âme si l'on en connaissait exactement les lois“. D'après lui, il n'y a donc pas de limites entre la physique, la biologie, les mathématiques et la morale. Du reste, à ses yeux existe-il une loi morale? „La vertu et le vice sont des additions, le bien et le mal sont des étiquettes sociales sans valeurs: „D'autre part, il faut faire une différence entre ceux qui pensent et ceux qui ne pensent pas; car les mêmes règles ne gouvernent pas les hommes très intelligents et les autres“.

Pour les hommes instruits, pour les penseurs, il n'y a donc pas de morale. Voilà une nouvelle aristocratie, celle des philosophes! Sous ce rapport, Bourget est disciple de Renan et de Flaubert. Ce dernier écrit: La seule chose raisonnable c'est un gouvernement de mandarins, pourvu que les mandarins sachent beaucoup de choses. Le peuple est un éternel mineur, et il sera toujours (dans la hiérarchie des éléments sociaux) au dernier rang, puisqu'il est le

nombre, la masse, l'illimité. Peu importe, que beaucoup de paysans sachent lire et n'écotent plus leur curé, mais il importe infiniment que beaucoup d'hommes comme Renan et Littré puissent vivre et soient écotés! Notre salut est maintenant dans une aristocratie légitime, j'entends par là une majorité, qui se composera d'autre chose que de chiffres. (Cité d'après Berg, p. 40). Pour cette nouvelle aristocratie, le bien est la même chose que le vrai.

Julien Sorel n'estime pas les morales, parce qu'il a la volonté puissante et l'énergie forte. Le sens moral manquait entièrement à Stendhal. Paul Bourget, lui veut être moraliste, mais malgré cela il reste disciple de Stendhal et de Taine. Son héros, Greslou, franchit les limites de la morale, parce qu'il se sent grand penseur. Il représente, comme Taine, „avec une intensité singulière, la religion, le fanatisme de la Science propre à la seconde moitié du XIXe siècle français“. Par cette foi absolue dans la Science, il est membre de la noblesse des penseurs. Bourget, qui a la rigueur de l'esprit philosophique, s'attaque, il est vrai, „à toutes les aristocraties des nerfs, à toutes celles de l'esprit, à l'épicurien brutal et scientifique“. Comment croire après cela qu'il est un adversaire enragé de chaque démocratie! Il hait la force du nombre, „comme étant la plus brutale des forces, n'ayant pas même pour elle l'audace et le talent“. Et si l'on lit avec attention „Le Disciple“, on trouvera que l'auteur, de même que Stendhal et Nietzsche, a une grande estime pour la noblesse héréditaire. Le comte André possède, sans doute, la taveur de Paul Bourget. Le gentilhomme est „l'homme d'action, pour qui l'incertitude est un malaise intolérable“. C'est lui qui fait justice. Nous lisons dans les Etudes et Portraits (Sociologie et Portraits, p. 123) que dans les pays qui prospèrent les faits prouvent une tendance universelle vers un impérialisme militariste et par suite oligarchique.

Sous ce rapport le disciple est d'accord avec son maître Stendhal. Mais c'est dans le domaine de leur foi religieuse qu'ils ne se ressemblent plus. L'œuvre de Stendhal est une grave attaque contre l'église, tandis que Bourget, l'ancien sceptique, s'est fait le défenseur de la foi catholique. D'après lui, les plus chères croyances de la bourgeoisie sont proscrites au nom de la liberté par

d'ignobles maîtres Voici quelques mots significatifs de notre auteur:

„Pour les individus comme pour la société, le christianisme est à l'heure présente la condition unique et nécessaire de santé ou de guérison“.

Adrien Sixte était d'abord un analyste presque inhumain à force de logique. La religion n'existait pas du tout pour ce célèbre philosophe. Mais un jour, il s'humilia, s'inclina, s'abîma devant le mystère impenétrable de la destinée. (D. p. 369.) C'est le même philosophe qui écrivait ces mots: „Il n'y a pas de mystère, il n'y a que des ignorances“.

Selon notre romancier, la science d'aujourd'hui est obligée de reconnaître le domaine de l'Inconnaissable lequel se trouve au terme de l'analyse scientifique. D'autre part, il veut la réconcilier avec la religion chrétienne: „La religion est la société des hommes, et de Dieu. Il n'y en a qu'une véritable comme il n'y a qu'une société véritable des hommes entre eux. Cette identité est si complète que les trois éléments de la cellule familiale: le père, la mère, l'enfant, retrouvés déjà dans la société politique sous la forme de pouvoir, ministre et sujet, réapparaissent dans la société religieuse. Ils s'appellent ici Dieu, le Médiateur et l'Homme. L'expérience se rencontre sur ce point avec la métaphysique qui ramène tous les rapports possibles entre les êtres à ces trois expressions: cause, moyen, effet“. (Etudes et Portraits, Sociologie et Littérature, p. 39.)

Si pour notre auteur le christianisme est de la plus grande valeur à notre époque, il va sans dire qu'il a recherché les causes par suite desquelles beaucoup d'hommes ont perdu leur foi. Il cite plusieurs raisons de la perte de la foi chez Robert Greslou. La première fut la façon de procéder de son confesseur lors de ses premiers confessions. Celui-ci était un esprit fort critique, et la critique est une faculté destructive de la confiance. Ensuite il retrouva chez les hommes qu'il considérait dans sa jeunesse comme supérieurs, une grande indifférence à l'endroit des pratiques religieuses. Il réfléchit sur la pauvreté d'esprit des dévotes qui se pressaient à la messe le dimanche matin. C'est la littérature contemporaine qui a concouru à la lente désagrégation de sa foi chrétienne. La plus grande raison qui fait que beaucoup d'hommes se détachent de

l'Eglise est une mauvaise éducation. Si les enfants ne sont pas élevés dans des principes religieux, ils succombent bientôt aux tentations de la vie.

Résumons: L'homme supérieur d'après l'idée de Paul Bourget doit être chrétien et patriot, être un homme instruit et un membre dévot de l'église catholique. Dans notre auteur, nous ne trouvons pas du tout la même harmonie d'opinions telle que nous

la rencontrons dans Stendhal, son maître, et dans Nietzsche. Malgré cela, il nous faut reconnaître que Paul Bourget s'efforce de réunir une très grande partie des tendances philosophiques, morales et religieuses qui troublent et séparent beaucoup d'hommes de nos jours.

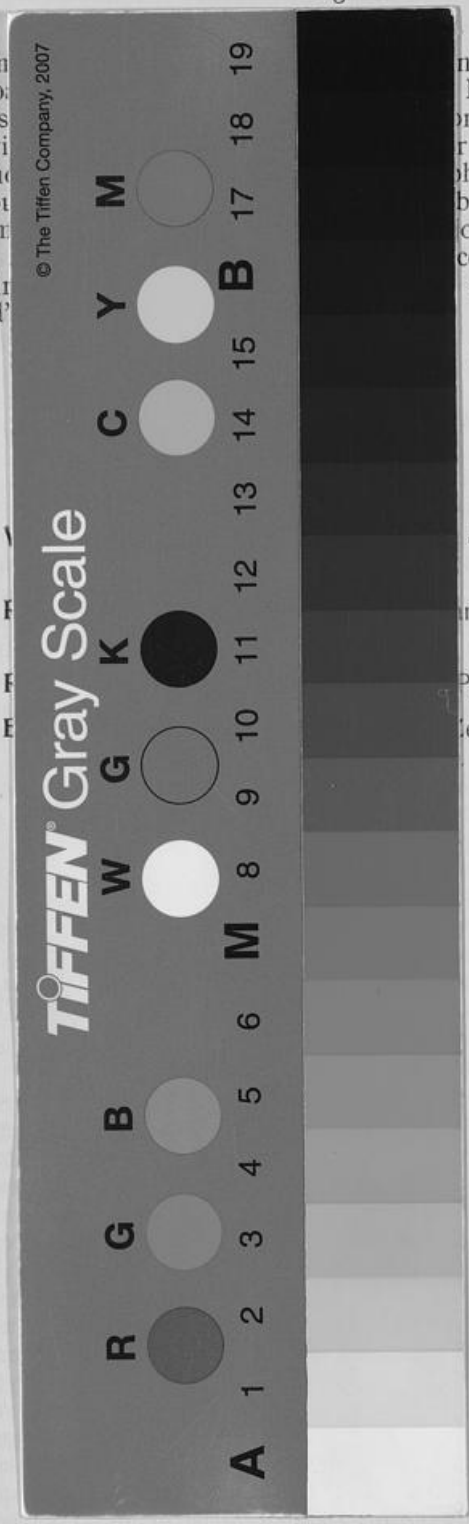
Dans cette étude nous n'avons pas voulu agiter la question de savoir si Bourget y a réussi.

Sources.

- W. Neumann.** Les Idées littéraires de Paul Bourget, Essen, pr., 1903.
- R. Fischer.** Essai sur quelques romans de Paul Bourget, Weissenfels, pr., 1904.
- R. Doumic.** Ecrivains d'aujourd'hui, Paris 1903.
- Engel.** Paul Bourget als Moralist. Zeitschr. für franz. und engl. Unterricht, 1908, S. 112.



l'Eglise est une m
 enfants ne sont p
 cipes religieux, ils
 tentations de la vi
 Résumons: L'ho
 l'idée de Paul Bou
 patriot, être un hom
 dévot de l'église
 auteur, nous ne tr
 même harmonie d'



ntons dans Stendhal, son maître,
 Nietzsche. Malgré cela, il nous
 onnaître que Paul Bourget s'efforce
 r une très grande partie des ten-
 philosophiques, morales et religieuses
 blent et séparent beaucoup d'hommes
 ours.
 cette étude nous n'avons pas voulu
 question de savoir si Bourget y a

de Paul Bourget,
 ns de Paul Bour-
 Paris 1903.
 eitschr. für franz.



à l'égard de son caractère individuel. Si les
mots de son langage dans ces pro-
posés, revêtent, de circonstance à circon-
stance, de la vie.

Exemple: L'homme individuel de son
côté de Paul Bourget n'est pas celui de
son côté, mais un homme d'un autre
côté de l'âme humaine, un être
libre, dont on ne trouve pas de trace
dans l'harmonie des choses de la vie.

Il est évident que l'homme
de son côté, n'est pas celui de
son côté, mais un homme d'un autre
côté de l'âme humaine, un être
libre, dont on ne trouve pas de trace
dans l'harmonie des choses de la vie.

Sources.

M. H. ... Les ...
M. ...
M. ...
M. ...